

terre et me fit coucher, en me relevant la tête avec un oreiller. Ensuite, me tirant la grande couverture à fleurs jusqu'au menton.

— Dors bien, dit-elle, il ne faut pas te gêner. Tu n'es pas plus bête que beaucoup d'autres qui ne se gênent jamais. Allons !...

Puis elle s'en alla.

J'aurais bien voulu penser à mon grand bonheur, mais j'avais si sommeil et j'étais si bien, que je m'endormis tout de suite.

III

Jamais je n'ai mieux dormi que cette nuit-là. Quel bonheur de savoir qu'on a trouvé son nid. Ce sont des choses qui vous reviennent même au milieu du sommeil, et qui vous aident à bien dormir.

Au petit jour, comme le soleil commençait à grisonner la fenêtre, je m'éveillai doucement. On entendait le bruit du métier dans la vieille maison ; le père Antoine Dubourg faisait déjà courir sa navette entre les fils, et ce bruit, je devais l'entendre dix ans ! Le tic-tac du vieux métier m'est toujours resté dans l'oreille et même au fond du cœur.

Comme j'écoutais, voilà que la mère Balais se lève dans sa chambre. Elle bat le briquet, elle ouvre sa fenêtre pour renouveler l'air ; elle allume du feu dans son petit poêle et met ses gros sabots, pour aller chercher notre lait chez Mme Stark, la laitière du coin. Je l'entends descendre, et je pense :

— Qu'est-ce qu'elle va faire ?

Dehors, dans la cour, un coq chantait comme à Saint-Jean-des-Choux ; des charrettes passaient dans la rue, la ville s'éveillait. Quelques instants après, les sabots remontèrent : la mère Balais rentre, elle prépare son café, elle met le lait au feu ; puis la porte s'ouvre doucement, et la bonne femme, qui ne m'entendait pas remuer, regarde ; elle me voit les yeux ouverts comme un lièvre, et me dit :

— Ah ! ah ! voyez-vous... il fait la grasse matinée !... Oh ! ces hommes, ça ne pense qu'à se dorloter... c'est dans le sang !... Allons, Jean-Pierre, allons, un peu de courage !

Je m'étais levé bien vite, et j'avais déjà tiré ma culotte. Enfin, elle me fit asseoir sur ses genoux, pour m'aider à mettre mes souliers, et puis, me passant sa grande main dans les cheveux en souriant, elle dit :

— Conduis-toi bien et tu seras beau... oui... tu seras beau... Mais il ne faudra pas être trop fier. Va maintenant te laver à la pompe en bas ; lave-toi la figure, le cou, les mains... La propreté est la première qualité d'un homme. Il ne faut pas avoir peur de gâter l'eau, Jean-Pierre, elle est faite pour cela.

— Oui, mère Balais, lui répondis-je, en descendant le vieil escalier tout roide.

Elle, en haut, penchée sur la rampe, avec son grand mouchoir taillé autour de la tête et ses boucles d'oreilles en argent, me criait :

— Prends garde de tomber ! prends garde !

Ensuite elle rentra dans sa chambre. J'aperçus au bas de l'escalier l'entrée de la cour, à gauche au fond de l'allée, et la petite cuisine des Dubourg ouverte à droite ; le feu brillait sur lâtre, éclairant les casseroles et les plats. Mme Madeleine s'y trouvait ; je me dépêchai de lui dire :

— Bonjour, Mme Madeleine.

Et de courir à la pompe, où je me lavai bien. Il faisait déjà chaud, le soleil arrivait dans la cour comme au fond d'un puits. Sur la balustrade de la galerie, un gros chat gris faisait semblant de dormir au soleil, les poings sous le ventre, pendant que les moineaux, en l'air, s'égosillaient et bataillaient dans les chéneaux.

Je regardais et j'écoutais ces choses nouvelles, en me séchant près de l'auge, quand la petite Annette Dubourg, du fond de l'allée, se mit à crier :

— Jean-Pierre, te voilà !

— Oui, lui dis-je, me voilà.

Nous étions tout joyeux, et nous riions ensemble ; mais Mme Madeleine cria de la cuisine :

— Annette... Annette... ne fais donc pas la folle... laisse Jean-Pierre tranquille !

Alors je remontai bien vite. La mère Balais, en me voyant bien propre, bien frais, fut contente.

— C'est comme cela qu'on doit être, dit-elle. Maintenant prenons le café, et puis nous irons à la halle.

Les tasses étaient déjà sur la table. Pour la première fois de ma vie, je pris du café au lait, ce que je trouvais très bon, et même meilleur que la soupe. Ensuite il fallut balayer les chambres, laver nos écuelles et mettre tout en ordre.

Vers sept heures, nous descendîmes. La mère Balais portait de nos paniers de cerises sur sa tête, et moi la balance et les poids d'une corbeille. C'est ainsi que nous sortîmes. Il faisait beau temps.

En remontant la grande rue, le bonnetier, l'épicier et les autres marchands, en bras de chemise sur la porte de leurs boutiques, qui venaient d'ouvrir, nous regardaient passer. Le bruit s'était répandu que la mère Balais avait pris à son compte un enfant Saint-Jean-des-Choux, et plus d'une ne pouvait le croire. Deux ou trois connaissances du marché, la laitière Stark, la marchande sabots, lui demandaient :

— Est-ce vrai que cet enfant est à vous ?

— Oui, c'est vrai, disait-elle en riant. C'est rare, à mon âge d'avoir un enfant qui mange de la soupe en venant au monde. Ça rend glorieuse.

Et les gens riaient. Nous arrivâmes bientôt sur la place de l'ancien palais des évêques de Saverne. Nous avions là notre baraque de planches, près de cinq ou six autres, — où l'on vendait de la viande fumée, de la bonneterie et de la poterie, — sous les acacias. Le soleil nous réjouissait la vue, et nous étions assis à l'ombre, le panier de cerises devant nous. Les servantes, les hussards, venaient acheter nos cerises, à trois sous la livre : et les enfants venaient aussi nous demander pour deux liards.

Ces choses m'étonnaient, ne les ayant jamais vues. Deux ou trois fois la mère Balais me dit de sortir sur la place, pour faire connaissance avec des camarades. A la fin je sortis, et tout de suite les autres m'entourèrent, en me demandant :

— D'où est-ce que tu viens ?

Je leur répondais comme je pouvais. Finalement, un grand roulier le fils du serrurier Materne, me tira la chemise du pantalon par derrière pour faire rire les gens, et, dans le même instant, j'entendis la mère Balais me crier de loin :

— Tombe dessus, Jean-Pierre !

Alors j'empoignai ce grand Materne, méchant comme un âne rouge, et du premier coup je le roulai par terre. La mère Balais criait :

— Courage, Jean-Pierre !... Donne-lui son compte !... Ah ! gueux !

Les autres virent en ce jour que j'étais fort, c'est pourquoi en ville disaient :

— Le garçon de la mère Balais est fort ! Il est de Saint-Jean-des-Choux ; il a gardé les chèvres et les vaches ; il est très-fort !

Et j'avais de la considération partout. Le grand Materne et son frère Jérôme m'en voulaient beaucoup, mais ils n'osaient rien en dire. La mère Balais paraissait toute joyeuse :

— C'est bien, disait-elle, je suis contente ! Il ne faut jamais attirer personne ; mais il ne faut pas non plus se laisser manquer ; c'est à ça, qu'on reconnaît les hommes. Celui qui se laisse manquer n'a pas de cœur.

Elle se réjouissait. Vers cinq heures, ayant vendu nos cerises, nous rentrâmes à la maison faire notre cuisine, souper et dormir.

Ces choses se renouvelaient de la sorte tous les jours. Tantôt nous avions du soleil, tantôt de la pluie. Après les cerises, la mère Balais vendit des petites poires, après les poires, des prunes, etc. Elle ne voulait pas toujours m'avoir dans sa baraque ; au contraire, elle m'en disait :

— Va courir ! On ne reste pas assis à ton âge, comme des ermites qui récitent le chapelet, en attendant que les perdrix leur tombent dans le bec ; on court, on va, on vient, on se remue. Il faut ça pour grandir et prendre de la force. Va t'amuser !

Naturellement je ne demandais pas mieux, et dans la première quinzaine je connaissais déjà les Materne, les Gourdière, les Poulet, les Robichon, enfin tous les bons sujets de la ville ; car de sept heures du matin à six heures du soir, on avait le temps de courir les rues, Dieu merci ! de regarder le tourneur, le forgeron, le rémouleur, le ferblantier, le menuisier ; on avait le temps de rouler dans les écuries, dans les granges, dans les greniers à foin et le long des haies, de grappiller des framboises et des mûres.

Et les batailles allaient toujours leur train ! Tous les soirs, en rentrant, j'entendais madame Dubourg crier du fond de l'allée :

— Hé ! il profite, Jean-Pierre. Regardez ses coudes... regardez ses genoux... regardez son nez... regardez ses oreilles... ça va bien !